

**“ ”On ne m’ôtera pas de l’esprit que son cœur est droit,  
& que son esprit seul est coupable” - Marie Leprince de  
Beaumont juge Jean-Jacques Rousseau ”**

Ramona Herz-Gazeau

► **To cite this version:**

Ramona Herz-Gazeau. “ ”On ne m’ôtera pas de l’esprit que son cœur est droit, & que son esprit seul est coupable” - Marie Leprince de Beaumont juge Jean-Jacques Rousseau ”. *Lumière de la foi, lumières de la raison: l’éducation religieuse féminine en débat au 18e siècle*, Nicolas Brucker; Sonia Cherrad, Mar 2016, Metz, France. hal-01939266v2

**HAL Id: hal-01939266**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01939266v2>**

Submitted on 10 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« On ne m'ôtera pas de l'esprit que son cœur est droit, & que son esprit seul est coupable<sup>1</sup> » - Marie Leprince de Beaumont juge Jean-Jacques Rousseau**

Ramona Herz-Gazeau, Université de Caen

Jean-Jacques Rousseau occupe dès son vivant la place d'un novateur dans le domaine de l'éducation des enfants. Ses théories rayonnent dans la grande majorité des écrits éducatifs de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont ceux issus de la plume des femmes. Toutefois, les éducatrices n'adhèrent pas à l'intégralité des théories proposées par le philosophe, critiqué entre autres pour l'éducation différenciée qu'il revendique pour les deux sexes. Marie Leprince de Beaumont semble mitigée par rapport à son contemporain dont elle juge les réclamations « paradoxales », le cœur « droit » et l'esprit « coupable ». L'œuvre de l'éducatrice catholique témoigne, comme celle de Madame de Genlis par exemple, de la réception ambiguë qu'a connue Rousseau parmi ces femmes auteurs qui défendaient à la fois une meilleure éducation pour jeunes filles et la foi chrétienne – élément fondamental de cette éducation.

L'examen d'un ouvrage du début de la carrière de Marie Leprince de Beaumont, *Le Triomphe de la vérité* (1748), invite à une analyse plus approfondie de la conception pédagogique que Rousseau expose plus tard dans *l'Émile* (1762). Dans un premier temps, plusieurs axes de réflexion pédagogique communs aux deux auteurs seront examinés, à savoir les méthodes didactiques appliquées, le cadre de l'éducation ainsi que le rapport entre l'éducation et la religion chrétienne. Dans un deuxième temps, l'examen des *Américaines* (1769), un ouvrage plus tardif de Marie Leprince de Beaumont, approfondira l'aspect de l'éducation chrétienne destinée aux jeunes filles. Enfin, nous mettrons en lumière l'attitude générale que l'éducatrice rouennaise afficha envers son contemporain. Quelques commentaires sur Rousseau insérés dans les *Magasins* ainsi que la « Réponse au discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau », une des réfutations du discours couronné par l'Académie de Dijon encore méconnue, élucideront notre propos.

**Axes de réflexion pédagogique « rousseauistes » dans *Le Triomphe de la vérité***

En 1748<sup>2</sup>, Marie Leprince de Beaumont publie *Le Triomphe de la vérité*, un roman-mémoires chez Henry Thomas à Nancy. Selon les mots de l'auteure, véritable « femme d'affaires », l'édition est épuisée après seulement quelques semaines. Elle décide de republier son texte – ou du moins des extraits – plusieurs fois, dont par exemple en 1750 dans son journal *Le Nouveau Magasin Français* à Londres<sup>3</sup>. En 1774, une nouvelle édition paraît chez Bassompierre à Liège ; un an plus tard, l'éditeur des *Œuvres mêlées* reproduit également quelques extraits du *Triomphe de la vérité* dans le dernier volume du recueil<sup>4</sup>. Le roman est vite traduit en anglais<sup>5</sup> et plus tard en allemand<sup>6</sup>. Il est dédié au roi de Pologne, Stanislas

---

1 LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Instructions pour les Jeunes Dames*, Londres, John Nourse, 1764, Vol. IV, p. 83. Nous maintenons l'orthographe originale des citations issues d'ouvrages de l'époque. [ci-après *Instructions*].

2 LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Le Triomphe de la vérité*, Nancy, Henry Thomas, 1748. Notre édition de référence est la « nouvelle édition, revue & corrigée » parue en 1774 chez Bassompierre à Liège. [ci-après *Triomphe*].

3 Voir les exemplaires de janvier et février 1750. LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Nouveau Magasin français*, Londres, François Changuion, p.71-73 et p.77-78. L'auteur introduit son « Extrait d'une brochure intitulée *Le Triomphe de la vérité* » comme suit : « Comme la traduction de cette brochure va paraître incessamment, on a cru que le public verrait cet extrait avec d'autant plus de plaisir, que l'original en français n'a point paru à Londres, l'impression ayant été épuisée en France en fort peu de temps, & l'Auteur n'ayant pas jugé à propos de passer à une seconde édition. »

4 LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Œuvres mêlées*, Maestricht, J.E. Dufour & Phil. Roux, 1775, Vol. VI, « Extrait d'une brochure intitulée : Le Triomphe de la vérité, ou Mémoires de Mr. de la Villette », p. 279-294. [ci-après *Œuvres mêlées*] Il s'agit ici du même texte que celui publié dans *Le Nouveau Magasin Français*. Les *Œuvres mêlées* regroupent effectivement les écrits publiés dans le journal une vingtaine d'années auparavant.

5 *The Triumph of Truth*, Londres, T. Cadell, 1755.

Leszczynski, alors duc de Lorraine et de Bar (1737-1766). Ce « mécène des Lumières<sup>7</sup> » installé à la cour de Lunéville, où Marie Leprince de Beaumont aurait été danseuse et musicienne à l'époque<sup>8</sup>, est non seulement le fondateur de la *Société Royale des Sciences et des Belles-Lettres* à Nancy, mais aussi l'auteur de plusieurs ouvrages défendant la foi chrétienne<sup>9</sup>. Il n'étonne guère que les propos du *Triomphe de la vérité* se rapprochent des idées soutenues par ce souverain dans lequel Marie Leprince de Beaumont espérait trouver un protecteur<sup>10</sup>. Dans l'épître dédicatoire, l'auteure implore ainsi la faveur du régent : « Je parviendrai peut-être à éclairer l'esprit, mais Dieu seul peut toucher le cœur. Et quel moyen plus efficace d'attirer sur ce livre la protection du Ciel, que de le mettre sous la vôtre ? Vos lumières égalent votre religion, l'impiété respectera sans doute des vérités qui ont toujours été la règle de vos actions<sup>11</sup>. »

Les « Mémoires de Monsieur de la Villete », comme le précise le sous-titre du *Triomphe de la vérité*, donnent la parole à un « je » narrateur dont la vie commence par une expérimentation d'éducation négative<sup>12</sup> initiée par sa mère Émilie. En proposant d'éduquer leur fils dans l'ignorance métaphysique et religieuse, elle veut prouver à son mari incrédule que l'idée de Dieu est un sentiment naturel. Leur enfant parcourra un chemin mouvementé marqué avant tout par la recherche de la « véritable religion », mais aussi, de façon plus générale, par la quête de la réussite sociale et personnelle. L'épanouissement (religieux) de la personnalité du protagoniste dépend entièrement de son éducation qui suit plusieurs des principes pédagogiques étant à l'essor au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tout d'abord, nous constatons dans *Le Triomphe de la vérité* une sorte d'anticipation de l'éducation négative prônée dans l'*Émile*. Elle implique que l'éducateur n'intervient que pour empêcher les vices humains à naître, mais jamais pour les guérir en inculquant des maximes prescriptives. Selon Sonia Cherrad, les femmes éducatrices du XVIII<sup>e</sup> siècle n'adhèrent que partiellement à la théorie de Rousseau, qui « renouvelle [c]e discours pédagogique traditionnel<sup>13</sup> ». Même si elles recommandent autant l'éloignement du monde et l'éducation dans un cadre naturel, elles « s'inscrivent [...] en faux face à une conceptualisation de l'éducation impliquant une absence d'intervention de la part de l'instructeur au moment de la première formation morale d'un élève<sup>14</sup>. » Rotraud von Kulessa a, elle aussi, constaté que « le principe d'une éducation négative de Rousseau est loin de faire l'unanimité parmi les contemporains<sup>15</sup>. » Le roman de Marie Leprince de Beaumont semble pourtant anticiper certains préceptes défendus par son contemporain. Ainsi, le jeune Monsieur de la Villete n'est pas guidé dans son apprentissage mais bénéficie d'une seule passion qui est « celle de savoir ; inclination que [s]on père mettait à profit<sup>16</sup>. » Les passions occupent, en effet, une place centrale dans la pédagogie de Leprince de Beaumont ; elle les juge d'une

---

<sup>6</sup> *Der Sieg der Wahrheit oder Nachrichten des Herrn de la Villete*, Leipzig, Schwickert, 1776.

<sup>7</sup> Voir le titre de MURATORI-PHILIP, Anne, *Stanislas Leszczynski : Aventurier, philosophe et mécène des Lumières*, Paris, Robert Laffont, 2005.

<sup>8</sup> SETH, Catriona, « Introduction », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. Catriona Seth et Jeanne Chiron, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.7-42, p.11.

<sup>9</sup> Par exemple *Le philosophe chrétien* (1749), *Réflexions sur divers sujets de morale* (1750) et *L'incrédulité combattue par le simple bon sens, essai philosophique par un roi* (1760). Les écrits de Stanislas Leszczynski sont rassemblés dans les *Œuvres du philosophe bienfaisant* (1763).

<sup>10</sup> N'ayant jamais reçue la pension royale espérée, elle part en Angleterre afin de gagner sa vie en tant que gouvernante de jeunes filles aristocratiques à partir de 1748.

<sup>11</sup> *Triomphe*, Épître dédicatoire, p. iv-v.

<sup>12</sup> Nous lisons dans l'approbation donnée par Monsieur de La Ruelle pour l'édition de 1775 : « J'ai lu *Le Triomphe de la vérité*. Par une fiction ingénieuse (sans entrer dans la question s'il serait permis de la réaliser), l'auteur introduit un enfant [...]. » Christophe Martin traite de cette pédagogie négative et de l'ouvrage de Marie Leprince de Beaumont dans « *Éducatrices négatives* ». *Fictions d'expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 185 suiv.

<sup>13</sup> CHERRAD, Sonia, *Le discours pédagogique féminin au temps des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 2.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 137.

<sup>15</sup> KULESSA, Rotraud von, « Introduction », dans *Démocratisation et diversification. Les littératures d'éducation au siècle des Lumières*, éd. Rotraud von Kulessa, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 8.

<sup>16</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 13.

façon ambiguë et se rapproche par là des idées d'un Helvétius par exemple<sup>17</sup>. D'une part, les passions sont décrites comme un « danger » pour le bon développement de la personnalité et l'auteure avertit ses élèves notamment des « précipices où elles conduisent ceux qui s'y abandonnent<sup>18</sup>. » Diamétralement opposées à la raison, qui, elle, est préférable au procès d'éducation, elles sont à « rectifier<sup>19</sup> » :

Les passions nous montrent la source du bonheur dans les objets qui nous environnent ; la raison nous la découvre au-dedans de nous-mêmes. C'est par le cœur que l'homme doit être heureux ; & c'est dans le fond de son cœur qu'il doit chercher & détruire les ennemis de sa félicité [...] La raison nous découvre donc le seul sentier du bonheur : elle nous arrache aux biens imaginaires, pour nous en procurer de réels<sup>20</sup>.

D'autre part, les passions peuvent avoir le bénéfice de maintenir l'attention de l'élève et donc avoir un effet positif – comme la citation issue du *Triomphe de la vérité* ci-dessus l'atteste.

Selon Marie Leprince de Beaumont, l'enfant doit faire l'expérience de sa raison par lui-même ; c'est cette voie qu'adopte le père dans *Le Triomphe de la vérité*. Il souhaite que son fils doive « à [ses propres] réflexions, les lumières qu'il pourrait lui] donner<sup>21</sup>. » Nous retrouvons ici les idées issues de la pédagogie réflexive d'un Fleury ou Locke par exemple. Privilégiant la stimulation des propres facultés de l'élève, cette démarche cible son autonomie ; l'enfant est désormais le sujet de l'éducation et non plus son objet. À ses côtés, l'éducateur ne se présente que comme son guide, plus encore, dans *Le Triomphe de la vérité*, le père du protagoniste se dit – comme l'éducateur d'Émile – son « ami plus que [son] père<sup>22</sup>. » Cette analogie a sûrement contribué à la réflexion d'Alicia Montoya qui se demande si la mère dénommée Émilie dans *Le Triomphe de la vérité* ne serait pas une « inspiratrice lointaine de l'Émile de Rousseau, ou de l'Émilie de Madame d'Épinay<sup>23</sup>. »

Ce que nous avons dit sur la méthode didactique appliquée, influe sur le cadre pédagogique. En effet, l'éducation individuelle est préférée à l'éducation collective ; elle va de pair avec le choix du lieu prédestiné à cet effet, à savoir la nature plutôt que la ville. Le roman répond par-là à deux revendications chères aux précepteurs et éducatrices du XVIII<sup>e</sup> siècle et reprend « une des bases de l'éducation traditionnelle, que l'on retrouve aussi bien dans la pédagogie des Jésuites, que dans celle de Malebranche, de Bossuet ou encore de Pascal<sup>24</sup>. » Depuis Locke, l'adaptation à l'âge, au tempérament et aux besoins de l'élève, désormais au centre de l'attention, a la priorité absolue. Les pédagogues jugent important de respecter les propriétés de chaque enfant au lieu de l'éduquer dans un groupe où ils ne pourraient pas jouer sur l'atout de l'individualisme, profondément en accord avec ce siècle des Lumières « inquiet du bonheur et de la vertu de l'individu<sup>25</sup> ». Chez Marie Leprince de Beaumont, le souci de s'adapter à chaque élève s'exprime par exemple dans l'« Avertissement » du *Mentor moderne* : « Il faut donc [...] connoître parfaitement [ses

---

<sup>17</sup> Voir HELVETIUS, Claude-Adrien, *De l'esprit*, Paris, Durand, 1758, Vol. I, discours 1, chapitre 2 intitulé « Des erreurs occasionnées par nos passions ». Helvétius y juge les passions d'une part négatives car elles aveuglent notre esprit ; d'autre part, il les juge positives car elles nous sortent de la paresse.

<sup>18</sup> LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Éducation complète*, Londres, John Nourse, 1753, « Préface », non paginé.

<sup>19</sup> Voir *Le Mentor moderne*, Lausanne, Jean-Pierre Heubach, 1773, « Avertissement », p. x : « la bonne éducation consiste à faire prendre aux enfans l'habitude de rectifier les passions, dont on remarque en eux les germes. » [ci-après *Mentor moderne*]

<sup>20</sup> *Œuvres mêlées*, Vol. V, « Réflexions sur la raison », p. 209-210.

<sup>21</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 109.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> MONTAYA, Alicia C., « Madame Leprince de Beaumont et les "Lumières religieuses" », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. Catriona Seth et Jeanne Chiron, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.131-44, p. 136.

<sup>24</sup> MARTIN, Christophe, « Éducatrices négatives ». *Fictions d'expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 17.

<sup>25</sup> HAGER, Fritz-Peter, « Éducation, instruction et pédagogie », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, éd. Michel Delon, Paris, PUF, 2014, p. 430.

élèves], veiller avec une attention scrupuleuse sur tous leurs mouvemens. Cette étude demande toute l'application du maître le plus éclairé, & si son attention est partagée sur un trop grand nombre d'écoliers, il faut nécessairement qu'il lui échappe bien des choses<sup>26</sup>. » Conformément à ces pensées, le fils dans *Le triomphe de la vérité* est éduqué quasiment seul. Uniquement le père et un enfant du même âge lui tiennent compagnie ; sa mère ne peut le voir qu'en présence du père et le reste du temps, il est « confié à une servante muette, qui par conséquent ne pouvoit [...] être suspecte [au père]<sup>27</sup>. » L'apprentissage du jeune homme n'est aucunement dérangé. Il s'agit ici d'un passage dans lequel Marie Leprince de Beaumont se plaint de la qualité médiocre de l'éducation collective :

D'ailleurs, je n'étois point distrait par les compagnies. Tout à mon étude, nulle idée étrangère ne dérangeoit dans mon cerveau les traces de ce qu'on m'avoit enseigné : au lieu que les enfants, abandonnés jusqu'à cinq à six ans entre les mains d'une Gouvernante imbécille, ou pour le moins puérole, distraits par la compagnie de leurs semblables, savent à peine parler à cet âge<sup>28</sup>.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, cette éducation individuelle entraîne le retirement en solitude que seule la campagne offre. Le roman de Marie Leprince de Beaumont maintient effectivement la dichotomie « entre une ville corruptrice et une campagne salvatrice [qui] est l'un des thèmes chères au dix-huitième siècle<sup>29</sup> » et un motif récurrent dans les écrits éducatifs de l'époque, comme le constate Sonia Cherrad. Nous retrouvons la même réflexion chez Rousseau<sup>30</sup> ; elle constitue par ailleurs la morale dans grand nombre de contes de Marie Leprince de Beaumont, dont par exemple « Le pêcheur et le voyageur » (*Magasin des Enfants*), « L'Histoire de la jardinière » (*Instructions pour les jeunes Dames*) ou « Le Nouveau Spectateur ou Journal de William » (*Œuvres mêlées*). Dans la même lignée, dès le début du *Triomphe de la vérité* est mis en scène un endroit bucolique que le père prépare au mieux pour l'expérimentation pédagogique qu'il prévoit pour son fils.

Il y avoit dans la Terre où mon père avoit fixé son séjour, un château médiocre, mais dont les jardins étoient magnifiques. Il fit bâtir à l'extrémité d'un parc qui les terminoit, une maison simple, mais commode : il y déposa un petit Recueil transcrit de sa main, où en ramassant en précis ce que l'Histoire a de plus remarquable, il retrancha tout ce qui pouvoit donner quelque notion de la Divinité. Il décora ensuite cette demeure de tout ce qui pouvoit servir à mon amusement & à mon instruction. Il y rassembla tous les animaux connus, fit peindre ceux qu'il n'étoit pas en état d'avoir, & recueillit par écrit ce que les Auteurs en ont dit de certain. Voilà quelles furent ses occupations jusqu'à ma seconde année, qu'il s'empara de mon éducation & de celle d'un enfant de mon âge qu'il crut capable de m'amuser<sup>31</sup>. »

Cette citation atteste en même temps qu'une place privilégiée est attribuée aux choses qui entourent l'élève. Dans *l'Émile*, Rousseau les considère comme le troisième guide dans l'éducation d'un enfant à côté de l'éducateur et la nature<sup>32</sup>. Même si le cadre de l'éducation

---

<sup>26</sup> *Mentor moderne*, « Avertissement », p. x.

<sup>27</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 12.

<sup>28</sup> *Id.*, p. 14-15. Connaissant l'œuvre intégrale de la Rouennaise, cette attitude peut étonner. N'a-t-elle pas écrit de nombreux *Magasins* destinés à l'éducation de jeunes filles qui, éduquées en collectivité, entrent en dialogue avec leur gouvernante ? Remettons cette question à plus tard à l'heure d'analyser *Les Américaines*.

<sup>29</sup> CHERRAD, Sonia, *op. cit.*, p. 135.

<sup>30</sup> Voir BÖHM Winfried et SOETARD, Michel, *Jean-Jacques Rousseau. Der Pädagoge*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2012, p. 25: „[Rousseau hat das] Unterscheidungsprinzip von einem guten Naturzustand und einem verderbten gesellschaftlichen Zustand [...] mit [...] viel Erfolg auf die Anthropologie, auf die Gesellschaftstheorie, auf die Politik, auf die Ethik und auf die Pädagogik angewendet“. (« C'est par principe que Rousseau a différencié un état naturellement bon d'un état corrompu par la société ; avec succès, il a appliqué cette distinction dans les domaines de l'anthropologie, de la théorie de la société, de la politique, de l'éthique et de la pédagogie. »)

<sup>31</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 11-12.

<sup>32</sup> « Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos

doit être purement naturel, pour une réussite sociale à l'époque, le passage par la ville – dans la majorité des cas la capitale Paris – est indispensable. Émile doit également passer par cette voie car « après s'être considéré par ses rapport physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens<sup>33</sup>. » Le travail et le souhait de « faire fortune » sont des motifs pour le départ en ville dans *Le Triomphe de la vérité* où la différence entre les hommes et les femmes à ce sujet est soulignée :

[Ma mère] eût voulu passer toute sa vie dans une solitude que tant de raisons lui rendoient chère, & qu'elle n'avoit quitté que trois fois depuis dix-huit ans. Mais mon père avoit pris d'autres arrangements. Son revenu augmenté considérablement pendant notre retraite [...] m'assuroit un état brillant. Il étoit résolu de ne rien épargner pour me mettre à portée d'en jouir gracieusement. Paris lui parut le lieu le plus propre à son dessein<sup>34</sup>.

D'une certaine façon, c'est pour « devenir quelqu'un » que notamment les hommes rejoignent la ville<sup>35</sup>. Chez Rousseau, nous retrouvons ces mêmes idées : tout en favorisant une éducation personnelle, il prévoit ensuite l'entrée d'Émile en société – moment auquel l'éducation doit préparer les jeunes hommes qui deviennent désormais des citoyens. Toutefois, dans le roman de Marie Leprince de Beaumont, l'abandon du cadre idyllique de l'enfance est décrit comme une dure épreuve. La vie en ville ne correspond aucunement au protagoniste : « accoutumé à réfléchir, je soupirois après une vie tranquille, qui me laissât les moments de jouir de moi-même<sup>36</sup>. » Après une catastrophe familiale compliquée par une histoire d'amour, il décide enfin de regagner la campagne.

Ce choix est certainement motivé par la religion chrétienne que l'auteure juge la base de toute éducation et qui nous conduit au dernier axe de réflexion. Tandis que la foi est rendue possible par un retirement du monde, elle semble impossible et tordue en ville. Ainsi, Marie Leprince de Beaumont ne manque pas de critiquer la pédagogie pratiquée dans la capitale :

Dans l'enfance, on leur fait apprendre par cœur un précis de ce qu'ils doivent savoir ; mais expliqué d'une manière si sèche qu'il n'est capable ni d'éclairer leur esprit, ni d'échauffer leur cœurs ; dès que la raison commence à exercer ses droits, on les occupe uniquement des moyens de faire fortune, ou d'en jouir agréablement. Une jeune fille alors ne pense qu'à sa parure, à acquérir des talents pour plaire. [...] On n'entretient un jeune homme que de la nécessité d'être brave, & dans le même moment qu'on lui dit que l'Évangile doit être la règle de ses actions, on lui fait entendre que savoir souffrir une injure, c'est se perdre pour jamais. Quelle idée peut concevoir ce jeune homme, en comparant cette leçon au commandement que nous fait l'Évangile, de présenter l'autre joue à celui qui nous donne un soufflet ? Rien de plus naturel pour lui, que de regarder ce précepte, & par une suite naturelle, tous les autres, comme de belles spéculations que personne ne suit & qui ne sont appuyées sur aucun fondement raisonnable<sup>37</sup>.

---

organes est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses. » (*Émile ou De l'éducation*, dans ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, Éditions de la Pléiade, 1969, Vol. IV, p. 247.)

<sup>33</sup> *Id.*, p. 833.

<sup>34</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 105-106.

<sup>35</sup> La différence entre les hommes et les femmes se note également dans deux textes de Leprince de Beaumont insérés dans les *Œuvres mêlées*, à savoir « Le nouveau spectateur ou Journal de William » (Vol. I, p. 1-239), dans lequel un jeune homme raconte de ses expériences dans la capitale où il veut faire fortune et « La nouvelle spectatrice ou Journal de Manon » (Vol. II, p. 1-114) – récit d'une jeune femme qui se concentre sur la vie au foyer marital et celle au couvent.

<sup>36</sup> *Triomphe*, Vol. II, p. 12.

<sup>37</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 123-125.

Le recours à Dieu est, en effet, une évidence dans l'éducation de la catholique : « Paul plante, Apollon arosé & Dieu seul fait fructifier. J'exhorte donc les personnes chargées d'instruire, à recourir souvent à lui, & pour elles, & pour moi. C'est le grand, l'unique moyen de recueillir le fruit de nos travaux<sup>38</sup>. » *Le Triomphe de la vérité* cible explicitement l'éducation chrétienne, ce qui constitue une des grandes différences par rapport à l'*Émile* de Rousseau. L'objectif du texte de Marie Leprince de Beaumont est même apologétique, car au lieu d'une morale pédagogique, la réflexion entraîne la prise de conscience de la « véritable religion ». Le début du texte montre qu'en fin de comptes ce n'est pas la meilleure éducation pour le fils qui est ciblée, mais le grand projet prévu par la « providence » de convertir le père par la piété de la mère :

Elle [...] découvrit les semences [des qualités qui pouvaient la rendre heureuse] dans le cœur de M. de la Vilette, mais elle ne put se dissimuler à elle-même qu'il lui en couleroit beaucoup pour les faire éclore. Cette découverte l'eut effrayée si la Providence, qui vouloit se servir d'elle pour guérir mon père de ses erreurs, n'eût fortifié l'inclination qu'elle se sentoît pour lui. [...] elle conçut qu'il fallait ne s'adresser qu'à Dieu pour obtenir un changement, qui faisait le grand objet de ses desirs<sup>39</sup>.

L'enfant ne figure que comme un transmetteur de foi pour son père : « Lorsqu'aussitôt après ma naissance on me présenta à ma mère selon la coutume, elle me prit entre ses bras et m'éleva vers le Ciel, m'offrit à cet Être immense dont je devois procurer la connoissance à celui qui m'avoit donné le jour<sup>40</sup>. » En conséquence, on peut aussi lire *Le Triomphe de la vérité* comme un témoignage apologétique. Il retrace le chemin d'un converti « éclairé » au christianisme puisqu'il s'est instruit de toutes les confessions, qu'il a discuté des problématiques théo-philosophiques et qu'il a examiné avec soin les diverses formes de vivre sa foi.

La quête de la véritable religion constitue aussi le fil conducteur dans un ouvrage plus tardif de l'auteure, à savoir *Les Américaines*. Les préceptes pédagogiques vues jusqu'ici y sont mis en question ou disparaissent derrière l'intention primordiale du texte qui est la promotion d'une foi catholique éclairée pour les femmes.

### **L'éducation chrétienne de la femme dans *Les Américaines***

Deux décennies après la publication du *Triomphe de la vérité*, en 1769, Marie Leprince de Beaumont fait paraître *Les Américaines* chez Durand à Annecy. Les six volumes de cette suite des *Magasins* composent une apologie du catholicisme sous forme d'un roman dialogique. Contrairement au *Triomphe de la vérité*, ici, le lecteur n'est plus confronté à l'éducation d'un garçon, mais à celle destinée aux jeunes femmes. Les méthodes et fins de l'éducation chrétienne changent considérablement face à ces destinataires dont l'éducation ne ressemble guère à celle de Sophie dans l'*Émile*. En effet, Marie Leprince de Beaumont veut ses écolières « éclairées » et instruites de toute matière en relation avec la « science de la religion ». En outre, elle ne prône pas seulement l'éducation collective dans *Les Américaines* – comme dans tous ses *Magasins* par ailleurs – mais aussi elle y met en scène un isolement purement fictif qui peut être interprété comme une stratégie aussi bien pédagogique qu'apologétique.

*Les Américaines* retrace un entretien au sujet de la « véritable religion » entre la gouvernante catholique Bonne, connue des *Magasins*, ses écolières anglicanes et des invités

---

<sup>38</sup> *Mentor moderne*, Avertissement, p. xiiij.

<sup>39</sup> *Triomphe*, Vol. I, p. 7.

<sup>40</sup> *Id.*, p. 10.

représentant différentes confessions et croyances. L'éloignement des jeunes protagonistes ne se présente pas par une véritable coupure avec la société comme c'était le cas dans *Le Triomphe de la vérité*. Au contraire, les interlocutrices sont en plein débat avec des spécialistes de la foi, de surcroît, masculins<sup>41</sup>. Or, les écolières sont présentées comme de « pauvres Américaines », et par-là de façon fictive écartées de la civilisation, ce qui leur donne, dans le cadre éducatif, un avantage social remarquable : « Vous ignorez, Monsieur, que ces dames sont censées être de pauvres Américaines, & que nous sommes convenues qu'elles agiraient comme telles dans nos conversations ; elles ignorent en cette qualité le respect qu'elles doivent aux gens de votre robe<sup>42</sup>. » Le « faux éloignement » permet aux femmes, dépourvues du droit de parole en société, de participer pleinement aux débats, ce qui favorise avant tout leur capacité de réflexion intellectuelle, mise en pratique également par le caractère dialogique du texte. En fin de comptes, l'isolement ne concourt pas à la désocialisation mais tout au contraire à une insertion dans la société et par là, à la prise de conscience de la « véritable religion ».

Ce fait est dû aux destinataires de cette éducation, à savoir les femmes. L'image du sauvage joue un rôle déterminant dans le processus de leur émancipation au niveau pédagogique et apologétique. En effet, la stratégie textuelle et fictive que Marie Leprince de Beaumont applique dans *Les Américaines* fait écho aux principes éducatifs de l'époque ainsi qu'à la fascination pour l'enfance propre au siècle : « Objet d'attention et d'examen, l'enfant fascine comme un être à la fois étrange et familier. Son observation semble pouvoir donner accès à une nature primitive de l'homme, qu'incarne aussi, à sa manière, le « sauvage » considéré comme le témoin d'un âge révolu<sup>43</sup>. » Au niveau apologétique aussi, le sauvage a des qualités non négligeables, car étant une véritable « table rase », la doctrine chrétienne peut facilement être construite durant l'entretien des *Américaines*.

L'éducation chrétienne dans *Les Américaines* est donc novatrice dans le sens où elle réussit à intégrer les femmes aux débats théo-philosophiques et métaphysiques par le biais d'une stratégie pédagogique plutôt traditionnelle mais remise en valeur. La religion devient la science *par excellence* à étudier par les femmes. Ces deux facteurs, c'est-à-dire promotion de la foi et reconsidération de l'éducation de la femme, constituent le point de départ de toute critique aux idées du citoyen de Genève qui se trouve dans l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont et qui nous conduit au deuxième volet de cet article, à savoir l'attitude générale que l'éducatrice affiche envers son contemporain.

## Réception de Rousseau dans l'œuvre de Leprince de Beaumont

Au moins depuis 1750, le citoyen de Genève fait partie des références de Marie Leprince de Beaumont qui consacre un texte entier à sa toute première publication, à savoir le *Discours sur les arts et les sciences*. En 1750, il vaut à Rousseau le prix de l'Académie de Dijon. La « Réponse au Discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau » issue de la plume de l'éducatrice catholique ne sera publiée que dans les *Œuvres mêlées* en 1774 où une note de bas de page dévoile des indices sur l'année de sa conception et sur son éventuelle première publication dans le *Nouveau Magasin Français* :

Il y a déjà quelques mois que ce discours est composé ; mais comme j'attendois celui qui a commencé à paroître le mois passé, j'ai voulu faire les honneurs de mon journal. Je donne aujourd'hui ma pièce d'autant plus volontiers, qu'elle n'a rien de

---

<sup>41</sup> Nous rencontrons entre autres un déiste, un calviniste, un anglican, un rabbin.

<sup>42</sup> LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Les Américaines ou La preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, Annecy, Durand, 1769, Vol. IV, p. 9-10.

<sup>43</sup> MARTIN, Christophe, *op. cit.*, p. 11.



commun avec celle du savant Ecclésiastique qui m'a fait remettre sa réponse à M. Rousseau<sup>44</sup>.

Il pourrait être ici question de la réfutation du discours écrite par le chanoine Joseph Gautier, membre de la *Société Royale des Sciences et Belles-Lettres* de Nancy, et publiée dans le *Mercure* du mois d'octobre 1751. Cet abbé joue en effet « un assez grand rôle dans les débuts de l'Académie de Stanislas<sup>45</sup> », lui-même réfuteur de Rousseau. En effet, l'institution académique est « assurément un thème très important dans le Discours et Stanislas n'a pu prendre à cœur les remarques critiques de Rousseau, lui qui venait fonder une académie, même si elle ne portait pas ce titre<sup>46</sup>. » Ainsi s'explique que plusieurs des répliques faites au discours de Rousseau proviennent du milieu où Marie Leprince de Beaumont a vécu jusqu'en 1748. Stanislas Leszczyński publie la sienne sous l'anonymat en septembre 1751 et un contributeur fidèle du *Nouveau Magasin Français*, Claude-Nicolas Le Cat, lui emboîte le pas en 1752 en se faisant passer pour un académicien de Dijon. L'éducatrice livre, à notre connaissance, la seule réfutation formulée par une femme. Dans le « Discours sur l'avancement des Arts & des sciences en Angleterre », inséré dans le cinquième volume des *Œuvres mêlées*, l'auteure se met dans une lignée avec ses prédécesseurs masculins :

Ces réflexions m'engagerent à insérer dans mon Magasin une pièce sur l'utilité de la culture des arts ; mais prête à la donner au public, la décision de l'Académie de Dijon m'arrêta. Cette assemblée d'hommes distingués, en couronnant un discours composé pour dépriser les arts, sembloit convenir de leur danger, de leur inutilité au moins. Je suspendis donc mon dessein. Aujourd'hui que tous les savants de l'Europe s'élèvent contre le sentiment de M. Rousseau, j'ai cru pouvoir suivre mes premières vues. J'oserai même mêler mes réflexions à celles des hommes illustres qui défendent les beaux-arts, & ces réflexions paroîtront dans ce magasin<sup>47</sup>.

Avant de détailler ses objections, résumons rapidement les grands axes de réflexion suivis dans le *Discours sur les arts et les sciences*, qui répond à la question de savoir si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

Dans une première partie, Rousseau démontre à l'aide d'exemples tirés de l'histoire remontant jusqu'à l'Antiquité que les sciences ne sont pas compatibles avec la vertu. Selon lui, la nature aurait préféré l'homme ignorant, car l'instauration d'une société savante aurait corrompu les goûts. Ainsi, les arts et les sciences seraient, contrairement à la formulation donnée par l'Académie, responsables non de l'épuration, mais de la décadence des mœurs. Dans la deuxième partie, les études sont déclarées une « perte de temps » et le « moteur du luxe ». Toute connaissance est jugée nulle, les philosophes inutiles. De trop vastes connaissances auraient conduit à une hiérarchisation inégale parmi les hommes dont les talents ne sont plus mesurés selon leur nature mais par rapport à leur valeur scientifique. D'un ton résigné, l'auteur constate : « On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions<sup>48</sup>. » Tout compte fait, Rousseau nie définitivement la question posée par l'Académie. Il juge les sciences et les arts un développement négatif pour l'humanité et insiste sur son idée de l'état naturel qu'il associe seul au véritable bonheur de l'homme. Marie Leprince de Beaumont critique son contemporain sur plusieurs plans. Cette

---

<sup>44</sup> *Œuvres mêlées*, Vol. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 140.

<sup>45</sup> DAINARD, J. Alan, « L'abbé Joseph Gautier (1714-1776) », dans *Stanislas et son Académie*, éd. Bonnefont Jean-Claude, Nancy, Presses Universitaires, 2003, p. 119.

<sup>46</sup> CROGIEZ, Michèle, « Stanislas et Rousseau : double entrée dans l'institution académique », dans *Stanislas et son Académie*, éd. Bonnefont Jean-Claude, Nancy, Presses Universitaires, 2003, p. 242.

<sup>47</sup> *Œuvres mêlées*, Vol. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 103-104.

<sup>48</sup> *Discours sur les arts et les sciences* dans ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes, op. cit.*, Vol. III, p. 25.

critique se fonde sur les deux axes de luttes les plus développés chez l'éducatrice, à savoir la promotion de la foi chrétienne et l'optimisme pédagogique qui s'exprime dans une confiance en la perfectibilité de l'homme.

L'éducatrice dément la conclusion finale de son prédécesseur en fondant son choix sur deux points essentiels qu'elle expose dès le début de son pamphlet : premièrement, elle se demande si « le créateur de l'homme, en le formant, l'a [...] destiné à vivre dans l'ignorance<sup>49</sup> » et deuxièmement elle étudie la question de savoir s'il y a des sciences contraires à la loi naturelle qui seraient les seuls qu'« on [...] a droit de regarder comme mauvais<sup>50</sup> ». L'unique base de ses réflexions est la foi en Dieu, qui est rigoureusement absent du texte de Rousseau. En effet, ce qui est appelé « nature » dans le discours de Rousseau est devenu « Dieu » ou « Créateur » dès les premiers mots de la réponse de l'éducatrice. Or, dans la philosophie chrétienne, la dépendance d'un créateur divin entraîne l'engagement moral de l'homme. Il doit servir son créateur et tout faire pour correspondre au projet de la création. Toute action humaine, dont le temps consacré aux sciences, est par conséquent renvoyée à son destin originel : « Mais, dit M. Rousseau, les sciences trainent à leur suite la dépravation des mœurs ; c'est comme s'il me disoit que les aliments dont la main libérale du Créateur nous gratifie, sont des présents funestes, parce qu'il arrive à quelques hommes d'en prendre avec excès<sup>51</sup>. » En effet, la Rouennaise critique plutôt l'usage que l'homme fait des dispositions divines qui, elles, lui semblent avoir une fonction évidente : « Dieu n'a rien mis d'inutile dans l'homme ; donc le désir, le besoin de savoir, l'avertit qu'il doit chercher à le satisfaire ; donc l'homme ne pourroit chérir l'ignorance, sans aller directement contre l'ordre de sa création, & les vues de son créateur<sup>52</sup>. » Le fondement de toute science – tout comme celui de toute pédagogie, comme nous l'avons constaté – est purement religieux.

Fidèle à son métier, l'éducatrice identifie une autre « erreur de pensée » chez Rousseau quand elle demande « si les répugnances de l'âge tendre pour toute sorte de sciences, ne semblent [...] pas nous indiquer que dans les vues de la nature, l'ignorance doit être le partage de l'homme<sup>53</sup> ? » Elle renvoie toute réflexion dans ce sens non à l'étude et l'éducation en soi, mais à la mauvaise éducation qu'on donne aux enfants à son époque<sup>54</sup>. Par-là s'explique la véritable critique de l'argumentation du philosophe :

Si M. Rousseau, au-lieu d'épuiser sa rhétorique, eût crié contre la façon dont on enseigne, dont on étudie les sciences, & en particulier celle de la religion, je souscrierois à tout ce qu'il a écrit ; je conviendrois avec lui, qu'on n'y apporte point cet esprit d'humilité nécessaire pour apprendre avec fruit. J'ajouterois pour fortifier ma preuve, que loin d'accuser l'étude du mauvais effet qu'il lui attribue, il doit s'en prendre à la superficie de l'étude<sup>55</sup>.

Dans son argumentation, la culture des savoirs et la nécessité de l'éducation découlent automatiquement de la foi en Dieu ; en outre, la religion, absente de la réflexion de Rousseau, est jugée une véritable science chez l'éducatrice<sup>56</sup>.

C'est la question de l'oisiveté qui oppose le discours de Marie Leprince de Beaumont diamétralement à celui de son contemporain. Rousseau soutient que les sciences naissent de

---

<sup>49</sup> *Œuvres mêlées*, Vol. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 140.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Id.*, p. 143-144.

<sup>52</sup> *Id.*, p. 143.

<sup>53</sup> *Id.*, p. 141.

<sup>54</sup> *Ibid.* : « Il m'est aisé de prouver que cette horreur des enfants pour l'étude, est fondée sur la façon dont on s'y prend pour les enseigner. »

<sup>55</sup> *Id.*, p. 144-145.

<sup>56</sup> *Id.*, p. 144-145 : « D'ailleurs, si la science de la religion produit l'orgueil, l'ignorance produit la superstition. Que M. Rousseau nous dit auquel de ces deux excès il veut donner la préférence. »

l'oisiveté et « la nourrissent à leur tour<sup>57</sup> ». Ainsi, un homme studieux perdrait son temps pour la société au lieu de vivre selon la nature et ses propres besoins. Chez Marie Leprince de Beaumont, l'oisiveté est jugé de manière négative aussi, mais les sciences sont, en revanche, les seules occupations qui peuvent sortir l'homme, et – peut-on supposer par l'argumentation de l'éducatrice – notamment les femmes, de cet état misérable :

On peut regarder l'oisiveté comme la source de tous les vices, sur-tout dans la jeunesse : *tous les hommes ne sont pas propres aux travaux du corps* ; il faut donc que l'étude leur fournisse un préservatif contre la perte du temps. Aussi peut-on remarquer que les jeunes gens studieux, échappent au délire des premières années. Il n'en faudroit point davantage pour me faire conclure contre M. Rousseau, que l'étude la plus infructueuse produiroit toujours un grand bien, quand elle ne feroit qu'arracher les jeunes gens aux vices que produit la paresse<sup>58</sup>.

L'éducatrice s'inscrit par ce jugement dans le discours pédagogique féminin de l'époque où « le seul lieu d'un changement possible de la conception que se faisait le dix-huitième siècle du savoir féminin est [...] l'espace de réflexion et de propositions offert par les ouvrages des éducatrices<sup>59</sup>. » En effet, l'étude des arts et des sciences doit notamment être ouverte aux femmes selon la catholique.

On peut lire la « Réponse au discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau » comme une objection découlant de l'expérience d'une gouvernante. L'auteure met l'accent non sur l'intérêt des arts et des sciences, mais sur l'usage que l'homme en fait et qu'elle met en forte relation avec la religion. Son interprétation de l'écrit du citoyen de Genève reste celle d'une pédagogue profondément chrétienne. Il en est de même pour ce qu'on peut lire dans d'autres ouvrages de l'éducatrice.

Rousseau est par exemple mentionné dans les *Instructions pour les Jeunes Dames* où Bonne se range derrière le discours habituel de sa réception :

Le citoyen de Genève était né pour faire l'admiration de son siècle, s'il eût fait de ses talents l'usage qu'on devait en espérer : il n'en fait que l'étonnement, & c'est l'esprit de singularité qui l'a perdu. Il est peu d'hommes qui aient autant d'esprit que lui ; son style est d'une éloquence qui séduit, à moins qu'on ne soit extrêmement sur ses gardes : voilà, ce que je connais par moi-même, voilà ce que ses ennemis même avouent. Son cœur est droit, tendre & compatissant ; ses mœurs sont pures. Mais que dire de l'emploi qu'il fait de ses talents ? Je me condamne au silence sur cet article : j'estime trop ce qu'il a de bon pour avoir le courage de peser sur le mauvais usage qu'il en fait. Au reste, Mesdames, je suis persuadée qu'il est de bonne foi dans les paradoxes qu'il avance ; il se trompe le premier & c'est ce qui augmente ma pitié & mes regrets à son égard [...<sup>60</sup>].

Suit une critique de la *Nouvelle Héloïse* dont Bonne déconseille la lecture aux filles : « Par pitié pour lui, Mesdames, n'aggravons point sa faute ; profitons de son avertissement, & gardons-nous de lire aucun de ses ouvrages<sup>61</sup>. » Même si elle ne recommande pas la lecture des œuvres de Rousseau, Bonne ne cesse de dire qu'on ne lui « ôtera pas de l'esprit que [le] cœur [du philosophe] est droit, & que son esprit seul est coupable<sup>62</sup>. » Dans *Les Américaines*, un entretien entre le philosophe Belesprit et Bonne aboutit au même constat. Sans nommer la personne dont ils parlent, ils semblent adresser leurs louanges au philosophe évoqué dans les *Instructions pour les Jeunes Dames*.

---

<sup>57</sup> *Discours sur les arts et les sciences* dans ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes, op. cit.*, Vol. III, p. 18.

<sup>58</sup> *Œuvres mêlées*, Vol. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 149-150. Nous soulignons.

<sup>59</sup> CHERRAD, Sonia, *op. cit.*, p. 218-219.

<sup>60</sup> *Instructions pour les Jeunes Dames*, Vol. IV, p. 79-80.

<sup>61</sup> *Id.*, p. 84-85.

<sup>62</sup> *Id.*, p. 83.

L'auteur dont vous parlez, relève sans cesse le bonheur du siècle dans lequel nous vivons, qui est, dit-il, éclairé des lumières de la philosophie. J'avoue que si tous les philosophes lui ressemblaient, ce beau nom ne serait pas tombé en décri ; car s'il n'est pas strictement chrétien, la pureté de ses mœurs, la bonté de son cœur, & mille qualités estimables nous donnent l'espoir de lui voir un jour cette seule qualité qui lui manque, pour être parfait<sup>63</sup>.

### **Rousseau jugé par une pédagogue moderne et apologiste**

La réception des idées de Rousseau chez Marie Leprince de Beaumont peut s'expliquer selon le mode de lecture qu'on attribue à l'œuvre de la Rouennaise. D'une part, on peut la lire exclusivement comme une éducatrice chrétienne ; d'autre part, ses textes se prêtent à une interprétation purement apologétique comme la lecture du *Triomphe de la vérité* et des *Américaines* l'ont montré. Il s'agit là d'un constat général que Rotraud von Kulesa émet sur la littérature d'éducation du siècle des Lumières : « la littérature d'éducation [...] pose le problème d'une redéfinition des Lumières : pour la plupart, les éducatrices et éducateurs ne conçoivent pas l'éducation sans l'enseignement religieux et sont souvent adeptes de ce qu'on pourrait appeler l'apologétique chrétienne<sup>64</sup>. » Loin de creuser davantage l'incompatibilité que l'historiographie a trop longtemps maintenue entre les Lumières et le christianisme, l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont peut parrainer l'interprétation renouvelée de ce siècle dénommée par Ulrich Lehner les « Lumières catholiques »<sup>65</sup>. En effet, les textes de l'éducatrice réconcilient la défense d'une foi éclairée avec certains atouts de son époque comme l'optimisme pédagogique et la foi en la perfectibilité de l'homme. Qu'elle reste mitigée par rapport aux théories d'un Jean-Jacques Rousseau dont elle anticipe la pédagogie réformée, mais n'approuve pas l'attitude religieuse, n'est, d'une part, pas étonnant, car les théories du philosophe occupent souvent une place « à part » dans la réception de ses contemporains<sup>66</sup>. D'autre part, le cas traité ne fait que confirmer la nécessité de repenser un siècle dans lequel la pensée de ce philosophe, elle aussi, a toujours été difficile à classer.

---

<sup>63</sup> *Les Américaines*, Vol. VI, p. 231-232.

<sup>64</sup> KULESSA, Rotraud von, *op. cit.*, p. 9.

<sup>65</sup> C'est à juste titre qu'elle mérite sa place dans la nouvelle édition des réflexions du même auteur. Voir LEHNER, Ulrich, *The Catholic Enlightenment. The Forgotten history of a Global Movement*, Oxford, University Press, 2016, p. 89-92.

<sup>66</sup> Ceci par exemple parmi les « ennemis de la foi » comme le constate Didier Masseau. Voir *Les ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 22.

## Bibliographie

### Corpus

- HELVETIUS, Claude-Adrien, *De l'esprit*, Paris, Durand, 1758.
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Marie, *Le Triomphe de la vérité*, Liège, Bassompierre, 1774 [1748].
- *Nouveau Magasin Français*, Londres, François Changuion, 1750.
- *Éducation complète*, Londres, John Nourse, 1753.
- *Instructions pour les jeunes dames*, Londres, John Nourse, 1764.
- *Les Américaines*, Annecy, Durand, 1769.
- *Le Mentor moderne*, Lausanne, Jean-Pierre Heubach, 1773.
- *Œuvres mêlées*, Maestricht, J.E. Dufour & Phil. Roux, 1775.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, Éditions de la Pléiade, 1969.

### Ouvrages et articles critiques

- BÖHM Winfried et SOETARD, Michel, *Jean-Jacques Rousseau. Der Pädagoge*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2012.
- CHERRAD, Sonia, *Le discours pédagogique féminin au temps des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015.
- CROGIEZ, Michèle, « Stanislas et Rousseau : double entrée dans l'institution académique », dans *Stanislas et son Académie*, éd. Bonnefont Jean-Claude, Nancy, Presses Universitaires, 2003, p. 241-245.
- DAINARD, J. Alan, « L'abbé Joseph Gautier (1714-1776) », dans *Stanislas et son Académie*, éd. Bonnefont Jean-Claude, Nancy, Presses Universitaires, 2003, p. 111-119.
- HAGER, Fritz-Peter, « Éducation, instruction et pédagogie », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, éd. Michel Delon, Paris, PUF, 2014, p. 429-432.
- KULESSA, Rotraud von, « Introduction », dans *Démocratisation et diversification. Les littératures d'éducation au siècle des Lumières*, éd. Rotraud von Kulessa, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 7-16.
- LEHNER, Ulrich, *The Catholic Enlightenment. The Forgotten history of a Global Movement*, Oxford, University Press, 2016.
- MARTIN, Christophe, *Éducatons négatives*, Paris, Classiques Garnier, 2010.
- MASSEAU, Didier, *Les ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000.
- MONTOYA, Alicia C. « Madame Leprince de Beaumont et les "Lumières religieuses" », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. Catriona Seth et Jeanne Chiron, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.131-44.
- MURATORI-PHILIP, Anne, *Stanislas Leszczyński : Aventurier, philosophe et mécène des Lumières*, Paris, Robert Laffont, 2005.
- SETH, Catriona, « Introduction », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. Catriona Seth et Jeanne Chiron, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.7-42.